

SORTIE CINÉMA LE 31 OCTOBRE 2018

**BLACK
INDIANS**

UN FILM DE JO BÉRANGER, HUGUES POULAIN & EDITH PATROUILLEAU

LARDUX
FILMS Special Films for Special people

BLACK INDIANS

FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 2018 - 92mn
HD/DCP COULEUR,
16/9 - VOSTF, VISA : 135 054

RÉALISATION

JO BÉRANGER,
HUGUES POULAIN,
ÉDITH PATROUILLEAU

PRODUCTION

LARDUX FILMS, CHRISTIAN PFOHL

IMAGE

HUGUES POULAIN

SON

HUGUES POULAIN, JO BÉRANGER

MUSIQUE

BLACK INDIANS

MONTAGE

HUGUES POULAIN,
ÉDITH PATROUILLEAU

MIXAGE

ADAM WOLNY

DIRECTION DE PRODUCTION

ISABELLE CHESNEAU

avec la participation du CNC
de la PROCIREP et de l'ANGOAA



Contacts

DISTRIBUTION

LARDUX FILMS

45 Ter, rue de la Révolution
93100 Montreuil
01 48 59 41 88
lardux@lardux.net

Programmation France

Nora Dekhli
06 67 30 02 20
noradekhli@gmail.com

Programmation Paris/RP

Jean-Jacques Rue
06 16 55 28 57
jeanjacquesrue@gmail.com

Attachée de presse

Samantha Lavergnolle
06 75 85 43 39
lavergnolle2@gmail.com

Attaché de presse - Musique

Marc Chonier
06 63 87 52 86
marc.chonier@gmail.com

Réseaux & associations

Nadia Lamarkbi
06 68 77 28 98
nadia.lamar@gmail.com

Stock

DISTRIBUTION
SERVICE (Pub)
01 34 29 44 26 (dcp)
01 34 29 44 14

www.blackindians.film

facebook/blackindiansfilm
www.lardux.net

Synopsis

Au cœur de la Nouvelle-Orléans, les tribus de Black Indians perpétuent et transmettent les traditions africaines et indiennes qui mêlent résilience et spiritualité, musicalité et création.

Tels des anges déguisés en indiens de rêves, ils défilent dans les rues de Tremé pour le Mardi gras et la St Joseph dans de grandioses costumes cousus main, de perles et de plumes, préparés tout au long de l'année par toute la communauté.

BLACK INDIANS rend hommage aux esprits indiens de la terre d'Amérique comme le font les Big Chiefs des tribus que nous suivons tout au long du film.

Un film musical et dansé, joyeux, qui nous fait remonter jusqu'aux racines du **Call & response**, qui est une des dernières traditions vivantes de la culture musicale africaine et une source primordiale du jazz.

DIGNITÉ REBELLE

AVEC BLACK INDIANS nous voulons partager la joie, la beauté, la puissance et l'esprit des Mardi gras Indiens de la Nouvelle-Orléans. Anges indiens venus des ténèbres de l'histoire américaine, portant des costumes à la beauté incandescente et sauvage, ils ne pouvaient que passionner la cinéaste **Jo Béranger**, dont toute la vie est un engagement à témoigner de la *dignité rebelle* des peuples autochtones.

Portée par des questions sur les racines de cette tradition, sa passion de la musique noire - et le soutien de **Lardux Films** et **Édith Patrouilleau** - elle est allée sur place en 2012 et 2013. Son esprit, son envie, étaient de parler des Blacks Indiens avec un angle indien, spirituel, qui est la particularité des cultures native-américains, qu'elle connaissait bien depuis **VOYAGE EN MÉMOIRES INDIENNES** aujourd'hui devenu un film de référence sur les politiques d'assimilation forcée des autochtones du Canada.

Là-bas, avec comme seules armes son empathie et sa sympathie rayonnante, elle s'est trouvée à son aise, tissant des relations précieuses avec les habitants, les membres de tribus et **Chief David**. Elle disait de la Nouvelle-Orléans qu'il n'y avait pas meilleur endroit au monde pour vivre et qu'elle se verrait bien y mourir.

Sans doute savait-elle que la maladie qui la poursuivait depuis des années allait frapper à nouveau, et nous laisser orphelins d'une grande dame du documentaire, d'une amie fidèle et passionnante, avant qu'elle ait pu terminer le film. Pour honorer la mémoire et la générosité de **Jo, Hugues Poulain** - son chef opérateur et réalisateur, et **Édith Patrouilleau** ont relevé le défi et fini le film.

BLACK INDIANS ravit par la beauté des costumes, par l'engagement des membres des tribus dans leurs quartiers et dans leurs communautés, par la puissance des paroles sacrées, la ferveur des prières, ce mélange rarissime entre l'esprit indien et afro-américain.

Après **FOOD COOP** et **MÉMOIRES D'UN CONDAMNÉ**, nous continuons à proposer des Films Spéciaux à des Personnes Spéciales, à faire exister des films improbables et surprenants, avec l'envie de montrer au monde entier ce Black Indians, un feel-good movie musical, qui saura vous donner de la joie, du sacré, de la poésie et de la musique comme vous en avez rarement vu et entendu.

Bonne projection !
L'équipe de Lardux Films
Special films for Special people



BLACK INDIANS

GENÈSE DU FILM par Jo BÉRANGER, réalisatrice

L'IDÉE DE CE PROJET est née dans une salle obscure devant «**Retour à Gorée**» de Pierre-Yves Borgeaud. Dans ce film, Youssou N'Dour part en Amérique à la rencontre des musiciens qu'il veut inviter à Gorée.

Parmi eux, Idris Muhamad, batteur de Jazz ouvre son portefeuille et montre une photo bien protégée derrière un plastique. Il le fait comme l'on montrerait fièrement la photo de ses enfants ou amoureusement la photo de sa femme. On le voit vêtu d'un magnifique costume fait de perles et de plumes, de ceux que l'on admire dans les pow-wows des plaines du nord des États-Unis.

Mais cette photo a été prise à la Nouvelle-Orléans lors du Mardi gras.

Le Mardi gras Indien. Chaque année après des mois de préparation, les «**Blacks Indians**» défilent avec

leur musique, leurs chants aux paroles incompréhensibles et leurs rites secrets. Ils perpétuent une tradition plus que centenaire. Idris Muhamad y puise d'ailleurs les racines de son identité musicale et spirituelle.

Mais qui sont ces «**Indiens Noirs**»? Quelle est cette tradition perpétuée par la musique, les costumes, les rituels? Quel est le rapport avec les natifs américains?

Je suis fascinée que le métissage des deux groupes raciaux les plus réprimés d'Amérique ait réussi à donner le jour à une expression artistique puissante et de grande beauté. Une partie des afro-américains de la Nouvelle-Orléans revendique clairement un métissage de sangs noir et indien et une hybridation métaphorique de leur identité.

Partir à leur rencontre c'est atteindre l'âme même de la Nouvelle-Orléans, terre promise de la musique (jazz, soul, rock'n roll, funk) et de ses disciples.

Malgré l'épisode Katrina qui a dévasté une bonne partie de la ville et de ses habitants les plus fragiles, les «**Black Indians**» sont toujours debout, ils dansent dans les rues de la Nouvelle-Orléans avec cette énergie sauvage qui permet de devenir éternel.

Jo Béranger





UN PEU D'HISTOIRE par Édith PATROUILLEAU, co-réalisatrice

LA TRADITION DU «INDIAN MASKING», plus connue comme «Indiens du Mardi gras» ou «Black Indians», façonne l'héritage et la culture de la Nouvelle-Orléans depuis plus de 300 ans. Dans les quartiers afro-américains cette tradition collective qui trouve ses racines dans la plaie béante de l'esclavage et l'esprit de résistance autochtone est le cœur et l'âme de

la Nouvelle-Orléans. Les Black Indians célèbrent et maintiennent leur africanité. Ils ont développé une façon sophistiquée de chanter, de raconter leur histoire avec une structure de «chant et réponse» (call & response), à la manière des griots africains. Ils partagent leur histoire avec les nations amérindiennes de la région, au sein desquelles nombre

d'esclaves en fuite trouvèrent refuge. Les destins des victimes de la colonisation et de l'esclavage se sont souvent entremêlés. C'est cette histoire-là qui est contée, tout en étant voilée par les chants, la musique et le geste.

Aujourd'hui ce sont une quarantaine de «tribus» qui se costumant chaque année le jour

de Mardi gras (Super Sunday) et la nuit de la St Joseph. Le tambour parle, les chants codés résonnent dans des défilés de carnivals spectaculaires aux codes transmis de génération en génération, rythmés par la musique qui a inspiré le jazz. Les tribus, AKA «gangs» rivalisent de beauté dans leurs costumes de perles et de plumes, uniques, cousus pendant

toute une année. Chaque tribu se compose de plusieurs individus qui sortent costumés, le « Big Chief », le « Second Chief », voire un troisième Chief, un « Flag Boy », un « Spy boy », le « Wild man » ou « Medicine Man », la « Queen » et aussi les « Little Queens », les enfants. Mais le cercle autour est vaste, il comprend la famille, les proches, le quartier, et la ville. La maison du Big Chief est une base, un quartier général, un atelier de costumes.

Ils rêvent, dessinent et créent leurs costumes dans l'intimité de leurs foyers. Ces moments sont propices à la transmission orale. La beauté, la passion, la liberté, le talent mais aussi le rayonnement qu'ils ont dans leurs communautés font des

Black Indians des personnages hors du commun. Les hommes et les femmes qui incarnent cette tradition, souvent parmi les plus pauvres, font face au racisme, à la délinquance et au mépris ; une culture symbole de résistance.

Les Black Indians ont probablement gardé le lien le plus étroit entre le temps où les esclaves se rassemblaient à Congo Square, au cœur de la ville, et aujourd'hui. Seul lieu où les esclaves pouvaient se rassembler le dimanche, Congo Square est également un site sacré pour les autochtones Houmas.

La tradition dut longtemps rester dans la clandestinité, « Masking » était interdit par le Code Noir de 1724. Les Black Indians ont toujours représenté

« La tradition dut longtemps rester dans la clandestinité, "Masking" était interdit par le Code Noir de 1724. »

une puissante résistance à la suprématie blanche même si, paradoxalement, cette coutume s'est beaucoup fait connaître par les costumes du Buffalo Bill Wild West Show à la fin du 19^e siècle.

Au début des années 70 ils participent des luttes et actions des Black Panthers enracinés dans les cités où se déroulaient les programmes mis en place par les militants. Ils opposent l'amour à la haine, la beauté au mépris, la poésie à la répression, la résistance à l'oppression.

Quand les Black Indians sortent, ils montrent au monde leur magnificence et leur force spirituelle en parcourant les rues de leurs quartiers dans un défilé éloigné du carnaval officiel, et c'est pour tout le quartier un sujet de fierté.

Ils jouent également un rôle social crucial auprès des enfants et des adolescents, un rôle économique, et interpellent les politiques sur les pratiques discriminatoires.

Après l'ouragan Katrina en 2005, l'exode forcé de milliers d'afro-américains, l'afflux d'une population blanche à l'affût d'opportunités, la spéculation, la gentrification n'ont pas eu raison de ce phénomène unique. Bien au contraire, ils sont plus déterminés que jamais.

Édith Patrouilleau



BLACK INDIANS

HISTOIRE DU TOURNAGE

par **Hugues POULAIN**, co-réalisateur

QUAND Jo Béranger s'est lancée dans la préparation du documentaire sur les Blacks Indians, elle est passée me voir pour m'associer au projet. Nous travaillons ensemble depuis une vingtaine d'années, soit 5 ou 6 documentaires. J'ai aussitôt accepté l'offre, excité à l'idée de bourlinguer à la Nouvelle-Orléans avec les Blacks Indians et ma bonne copine.

En Juillet 2011, Jo est partie en repérage une première fois avec Édith Patrouilleau, une amie agrégée d'anglais à l'université Paris 13 et présidente du Comité de Solidarité avec les Indiens

des Amériques, avec, en poche, une liste de contacts glanés ici et là. Parmi ceux-ci, un ami musicien nous a donné le téléphone de Nathalie, une française habitant la Nouvelle-Orléans et amoureuse de cette ville. Un de ses grands amis avait son père membre de la tribu de David Montana, la Washitaw Nation.

David a accepté de nous accueillir et d'être filmé. Cette « minorité » noire de Louisiane était étonnée de voir l'intérêt porté sur elle par des Français. Ils étaient aussi honorés et fiers de montrer leur coutume. Tous les proches de David,

la Whashitaw Nation, mais aussi les Fi-Yi-Yi (prononcez Fayaya); le révérend Goat Carson ; Dwight ; Grayhawk ; ils nous ont tous ouvert leur porte et leurs bras.

Au deuxième voyage (printemps 2012) les interviews ont commencé avec une petite caméra et un enregistreur son. Les chants « a cappella » de David ont été enregistrés à ce moment-là, ainsi que la soirée couture chez David. Jo et Édith ont également rencontré Chief Howard et ses élèves pendant cette période.

Je suis arrivé pour le 3^{ème} voyage en Novembre 2012



pendant Halloween, la réélection de Barak Obama, les finitions des costumes de parade pour le défilé du Mardi gras indien, et surtout les « Indian practice », c'est-à-dire les répétitions ou entraînements de chants.

Évidemment ils commençaient tous à être habitués et séduits par ces deux Françaises. Je me suis donc glissé très aisément dans le décor avec ma petite caméra et j'ai été accepté rapidement.

Nous avons arpenté les rues de la ville, passé énormément de temps à discuter et traîner avec nos nouveaux amis avant de sortir la caméra. Tous se demandaient : « Mais ils sont bizarres ces journalistes français, quand est-ce qu'ils filment ? »

Nous filmions quand le bon moment était arrivé. Les entretiens filmés chez David ont dû commencer le troisième ou quatrième jour. Il était très décontracté, en pleine forme, il a donc parlé sans aucune contrainte ni auto-censure. C'est ainsi qu'il a pu dire ce qu'il pensait de l'Histoire des États-Unis vue du côté des esclaves et de leurs descendants mais aussi

de la politique actuelle des USA (à l'époque Barak Obama venait d'être réélu, imaginez ce qu'il dirait aujourd'hui avec Trump...)

La fabrication des costumes suivait son cours, éléments par éléments, mais nous n'avions aucune vue d'ensemble sur le résultat final. Il fallait patienter.

Puis il y a eu cette soirée « practice » dans un bar de quartier à Tremé avec les *Wild Magnolias* [Tribu de Black Indians - NDR]. Nous avons été introduits par Dwight, le vieux Medicine-man avec qui nous venions de passer la journée, c'est lui qui téléphone pour savoir s'il y a bien une *practice* ce soir là. Ils nous ont donné leur accord pour être filmés et ne se sont plus occupés de nous. Les conditions rêvées pour filmer des gens explosés de joie. Ça faisait chaud au cœur. Nous avons l'impression d'être en Afrique. Trois heures non-stop à vibrer aux rythmes des percussions et des chants.

Nous avons aussi passé beaucoup de temps avec le Révérend Goat Carson (titre auto-proclamé) qui, en plus de

témoigner sur le côté spirituel des Blacks Indiens et du Mardi gras indien, nous a offert des chansons de son cru (« Angel » celle qui introduit le film et « Babylon » celle du générique de fin).

« **Quand nous sommes entrés dans le flot continu des Black Indians, nous avons été emportés, rebondissant de tribus en tribus dans un tourbillon de musiques, de chants, de rires, de cris, de couleurs, de soleil...** »

Il nous a aussi conviés à la cérémonie de Congo Square où il harangue la foule de Blacks Indiens qui rythme ses paroles avec leurs percussions. Tout le monde était invité à danser et à se recueillir avec eux. C'était encore une très belle journée pleine d'émotion et de force.

Quatre mois plus tard, Mardi gras, à la mi-Mars. Les costumes se terminaient. Nous étions tous les trois (Jo, Édith et moi) heureux de revenir voir nos amis et d'assister enfin au fameux défilé. David Montana était un peu nerveux, un peu fébrile. Le jour J approchait et son costume n'était

pas tout à fait fini. Heureusement les visites de ses voisins, de ses amis comme les Fi-Yi-Yi, lui remontaient le moral.

Le jour du Mardi gras, nous voulions le filmer pendant son habillage mais je ne suis pas resté longtemps dans sa maison car je le voyais très stressé et je ne voulais pas en être la cause. Nous sommes restés sur le perron avec le Medicine-man de la Whashitaw Nation, que nous voyions pour la première fois, en attendant le départ.

Puis, arrivés au parking, le lieu de rendez-vous avant le défilé, tout s'est décoincé. Tous les musiciens et membres de la tribu ont débarqué au fur et à mesure avec leur enthousiasme communicatif. Ils ont chanté, ils ont ri, ils ont fait le plein d'énergie pour vivre au mieux leur coutume. Quand nous sommes entrés dans le flot continu des Black Indians, nous avons été emportés, rebondissant de tribus en tribus dans un tourbillon de musiques, de chants, de rires, de cris, de couleurs, de soleil...

Tout paraissait fantastique, voire irréel. Et nos amis tenaient leurs rôles à merveille.



Trois jours plus tard, pour la nuit de la St Joseph, nous avons rendez-vous chez David en fin d'après-midi sachant seulement qu'ils devaient défiler dans le quartier en partant à pied de la maison. Un « bis repetita » du *Super Sunday*?... Pas du tout. Nous sommes partis vers 17h pour ne revenir que vers 23h pour une virée sur-puissante. Entre les arrêts-visites chez les oncles, les mamies, les cousins, les amis, l'hospice où vit la sœur de David, je n'ai vu que des sourires et des yeux pétillants de bonheur.

C'est quelque chose d'unique au monde.

Et les tribus se croisaient dans un concours de flamboyance visuelle et sonore. Une apothéose de la beauté et du groove. C'est ça les Black Indians.

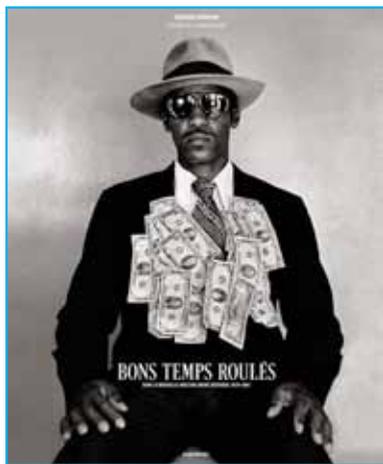
Nous ne sommes que les témoins amoureux d'une coutume vivante mais cette coutume nous voulons la porter haut car c'est le plus bel espoir face à la barbarie des temps modernes.

Hugues Poulain

Entretien avec Bernard Hermann

Grand reporter-photographe français. Il a notamment publié plusieurs livres sur la Nouvelle-Orléans

dont le remarqué Bons Temps roulés - Dans La Nouvelle-Orléans noire disparue 1979-1982, préfacé par Sylvain Tesson. Éd. Albin Michel.



COMMENT AVEZ-VOUS ENTENDU PARLER DES BLACK INDIANS ?

B. H.: Ma grand-mère est née à la Nouvelle-Orléans. Gamin, elle me racontait les histoires de son enfance, si bien qu'une mythologie familiale s'est progressivement instaurée. Ensuite à l'adolescence, on était déjà tous fous du jazz et du blues, qu'on allait écouter dans les clubs. Un peu plus tard, je me suis rendu à la Nouvelle-Orléans pour une commande de photographies. J'étais tellement bien là-bas que j'y suis resté quatre ans, de janvier 1978 à décembre 1982.

Pour remonter à l'origine des Black Indians, c'est vrai qu'on ne peut pas dissocier les noirs des amérindiens, qui étaient des frères de misère. Ils avaient une vision du monde très similaire, l'un étant animiste et l'autre chamaniste. À l'opposé, le blanc était un martien : celui qui oppressait et tuait. Les esclaves noirs échappés des plantations trouvaient refuge chez les indiens. Donc amérindiens et afro-américains se sont métissés.

D'abord, il y a eu les Français, descendus par le Mississippi (début 18^{ème}), ils sont arrivés là où allait être fondée la Nouvelle-Orléans. La fin de la guerre de Sécession (1865) a fait venir une forte communauté d'esclaves noirs libérés.

Il y avait déjà des carnivals mais les noirs ne pouvaient y participer qu'en porteurs de flambeaux - se prenant toute la graisse brûlante sur la tête. En 1884 est arrivé le phénomène du Wild West Show de Buffalo Bill, qui met en scène la raclée du Général Custer, grand massacreur d'Indiens, par les Sioux.

Pour ceux qui sortaient des champs de plantations, cela a donné un prestige énorme aux Indiens, ils les voyaient comme leurs cousins qui avaient la possibilité de se battre, contrairement à eux. Et les « noirs » ont décidé de rester sur place, leur territoire, leurs quartiers - en se « masquant Indiens ».

Ils se retrouvaient articulés comme un « Gang », autour d'un Big Chief. C'est extrêmement codé. Une sorte de formation militaire en fait. Le « Big Chief » au milieu, son porte lance à ses côtés, à qui il donne des ordres. Il y a le « Trail Chief » un peu à l'arrière. Il y a le « Flat Boy » qui est celui qui porte la lance et les autres sont les « Spy Boys » des garçons espions, les voltigeurs qui partaient en reconnaissance du territoire pour éventuellement prévenir Big Chief en cas de problèmes. Mais tout ça s'est un peu délité. Ce qui est resté vivace



en revanche, ce sont les joutes que deux Black Indians se font quand ils se lancent un défi : Ils forment un corridor de spectateurs qui vont les regarder, et commencent à faire tout un gestuel codé, en proclamant « **C'est moi le meilleur, c'est moi le plus bel Indien !** » tout en chantant leurs chants de gangs.

Les gangs se réunissent dans un bar et chantent des chants de « call & response » un rythme très binaire, ce qui met tout le groupe dans une sorte d'auto-hypnotisme, et comme les chants des plantations, typiquement africains.

La musique des Indiens est très intéressante car c'est une survivance des chants de plantations de la Louisiane, entre autres, et de l'Afrique, avec le « call & response », qu'on retrouve aussi dans les chants de travail du pénitencier.

D'ailleurs, les premiers ethnomusicologues, le père et le fils Lomax, ont enregistré les chants des prisonniers du pénitencier d'Angola [tristement célèbre prison de la Nouvelle-Orléans – NDR]. Ce sont des témoignages extrêmement précieux, qui démontrent la filiation directe avec

la musique africaine. Là on peut parler d'africanité pure, brute.

Puis est arrivé Allen Toussaint, les Neville Brothers, Uptown... Il y avait Chief Joryl, l'oncle des Neville Brothers, et Dollis, qui était le chef des Wild Magnolias. Ces deux gangs là ont enregistré des disques et développé des répertoires.

Parler en rimes est une vieille tradition typiquement afro-américaine aussi, qui a connu son apogée un peu avant le rap.

Pour en revenir aux joutes, il y a un moment où l'adversaire doit être terrassé. D'une part par la beauté du costume de l'autre, sa facture – et ils savent très bien faire la différence entre un truc cheap et un truc coûteux – et les poses, quand ils déploient leurs ailes en s'auto-célébrant et en proclamant des textes en rimes, certains très loquaces.

Le public est juge aussi, il voit bien que l'un a l'avantage sur l'autre. Celui qui est le meilleur dit à l'autre : « Houmba » ce qui veut dire « agenouille-toi, tu as perdu. » Et l'autre dit : « Minohoumba » et commence à gesticuler, jusqu'au moment où il se rend

compte qu'il faut s'incliner. Le prestige, c'est de ne pas s'incliner et d'être le plus bel indien. S'ils s'inclinent, ils se prennent un bide, mais l'année d'après, ils sont plus beaux, plus gesticulants. C'est quelque chose de très sophistiqué, qui mêle posture physique, la capacité à coudre, et en même temps l'éloquence et la rhétorique, qui est une arme très importante, car si on fait rire et qu'on ridiculise l'autre sur un point de détail, ça y est, l'autre a perdu.

PENDANT VOS QUATRE ANNÉES À LA NOUVELLE-ORLÉANS (DE 1978 À 1982), QU'AVEZ-VOUS PU VOIR COMME RELATIONS ENTRE LE MOUVEMENT BLACK POWER ET LES BLACK INDIANS ?

B. H. : La période militante du Black Power était presque terminée mais il restait encore des figures comme Kalamu Ya Salaam (réalisateur, activiste et poète de la Nouvelle-Orléans, né en 1947). Certains continuaient à revendiquer leur identité noire.

Le mouvement Black Power était quand même très limité, ça ne touchait que très peu de gens – à la Nouvelle-Orléans – j'entends.

Mais quand j'ai rencontré des gens du Black Power, je les ai emmenés vers les Indiens, car leur monde était plutôt tourné vers l'Afrique et contre les Blancs esclavagistes. Ils se sont rendus compte qu'ils avaient occulté quelque chose d'important, car les Indiens n'étaient pas connus et les quelques blancs qui les connaissaient en parlaient avec terreur, sans raison.

Ce sont des peuples qui ont été très chahutés dans leurs coutumes. Il est évident que les malheureux amérindiens avaient certainement une vision du monde structurée, pendant des siècles, et le fait qu'on soit venu les massacrer et les déposséder a, en même temps accéléré leur déclin mais les a resserré aussi. Et si vous empêchez une plante de pousser à droite, elle repoussera à gauche, et ainsi de suite...

Quand j'étais là-bas, c'est les Yellow Pocahontas qui étaient les plus farouches. Jerome Smith, le chef des *Suiveurs*, était un militant noir qui ne supportait pas les Blancs. Je ne lui donne pas tort... Il ne voulait pas que des Blancs documentent ce qu'il organisait. J'ai eu des ennuis avec eux, ils

m'ont un peu « sorti » – mais j'ai continué à suivre les Pocahontas, puis j'ai photographié Tootie...

POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DE TOOTIE MONTANA ?

B. H. : Quand j'étais à La Nouvelle-Orléans, Tootie Montana n'était pas un chef Indien très connu. Il était respecté dans le milieu indien, mais les Blancs ne le connaissaient pas du tout. Son père était un indien très prestigieux, et puis Tootie cousait depuis son plus jeune âge. Il ne faut pas oublier la facture du costume : c'est ça qui fait une des grande composante du prestige d'un Indien, celle d'être capable de faire un costume magnifique, à l'ancienne. Les types y travaillent toute l'année quand même.

Et Tootie Montana était un des meilleurs couseurs. En plus il était beau et avait une certaine prestance. Pourtant c'était un gars assez simple et modeste dans la vie, très gentil. C'étaient plutôt les gars autour de lui qui intimidaient. Soudain, il est devenu très célèbre et on l'a fait rentrer au conseil municipal et il est mort en plein speech contre la

violence des flics de la Nouvelle-Orléans. Ainsi, Tootie Montana est devenu une légende.

YA T'IL UNE VOLONTÉ DE TRANSMETTRE LA TRADITION DES BLACK INDIANS ?

B. H. : Oui. C'est tout simplement pour exister, et prendre de la dimension que les jeunes continuent de faire vivre ces traditions. Qu'est-ce que cette société leur propose sinon le pénitencier d'Angola, ou alors de mourir bêtement pour rien ? Sinon de rester dans une société qui leur est disponible, mais en affirmant leurs racines – leur existence.

Puisque la tradition est là et que ces jeunes voient et regardent les Indiens fabriquer leurs costumes depuis qu'ils sont tout petits, en les admirant, légitimement ils ont envie d'en faire partie.

Dès qu'ils arrivent à mettre debout un costume on les laisse sortir « masqués ». Et de fil en aiguille, c'est le cas de le dire, ils font des pièces de perles qui représentent un travail considérable, idem en temps et en argent. Et puis ce sont des structures qui accueillent les gens et les jeunes toute l'année.



« ON DIT D'AILLEURS QUE

LA NOUVELLE-ORLÉANS

C'EST LA POINTE NORD DES

CARAÏBES.

C'EST UN PEU COMME

MARSEILLE, QUI PENDANT

TRÈS LONGTEMPS EST

RESTÉE TOURNÉE VERS

LES GRECS ET LE MONDE

MÉDITERRANÉEN, POUR

IGNORER COMPLÈTEMENT CE

QUI SE PASSAIT AU NORD :

UNE AUTRE PLANÈTE. »

C'EST ASSEZ UNIQUE COMME TRADITION POUR LES ÉTATS-UNIS ?

B. H. : Aux États-Unis c'est unique ! J'ai eu la chance de connaître toute la zone de Carnaval qui est homogène à la Nouvelle-Orléans jusqu'à Rio. C'est une sorte de diaspora afro-américaine, et ce sont les catholiques qui ont amené le Carnaval. Le carnaval et le catholicisme ont donné les mêmes syncrétismes et les mêmes façons de s'amuser aussi, comme l'école de Samba de Rio.

On voit aussi le Macumba, Umbanda, Konembé, Palo, Kimbouda, Vaudou et Senterilla... Tous ces syncrétismes-là sont très similaires, en symbiose. Au-delà de la Nouvelle-Orléans, on entre dans une zone de Diaspora qui n'est pas catholique, où il n'y a pas de carnaval. Il y a beaucoup plus de corrélation entre les noirs du Sud jusqu'à Rio. On dit d'ailleurs que la Nouvelle-Orléans c'est la pointe Nord des Caraïbes.

C'est un peu comme Marseille qui, pendant très longtemps, est restée tournée vers les Grecs et le monde méditerranéen, pour ignorer complètement ce qui se passait au nord : une autre planète.

Propos recueillis par Édith Patrouilleau
et Hernan Mazzeo - Mai, 2018





PRÉSENTATION DES RÉALISATEURS

Jo BÉRANGER

Elle réalise avec **BLACK INDIANS** son deuxième long métrage, après **VOYAGE EN MÉMOIRES INDIENNES** sorti en 2005 - film référence sur l'ethnocide qu'ont subies les premières Nations du Canada durant le 20^{ème} siècle.

De 2011 à 2015 elle travaille sur **BLACK INDIANS** avant de décéder « des suites d'une longue maladie » laissant Lardux Films orphelins d'une grande dame du documentaire, d'une amie fidèle et passionnée, engagée et guidée tout au long de sa vie de cinéaste par le désir de témoigner de la dignité des peuples autochtones.

Hugues POULAIN

Chef opérateur et coréalisateur, il reprend et continue la réalisation du film à la mort de Jo Béranger, et s'engage avec Édith Patrouilleau durant une année dans le montage.

Hugues a réalisé plusieurs courts et au moins un grand format documentaire. Il est chef opérateur de longs métrages, et signe notamment l'image de l'ensemble des films de Benoit Delepine et Gustave Kevern, incluant **MAMMUTH** et **LOUISE MICHEL**.

Édith PATROUILLEAU

Elle est la coréalisatrice de Jo Béranger depuis les premiers pas à la Nouvelle-Orléans. Son engagement aux côtés des Peuples Autochtones des Amériques au sein du **CSIA** (Comité de Soutien aux Indiens d'Amérique) fait d'elle une spécialiste engagée des questions autochtones. Aux côtés de Hugues Poulain elle a monté le film et apporté sa connaissance de la langue et de l'histoire amérindienne.



BIG CHIEF DAVID MONTANA

David Montana est issu de plusieurs générations de Black Indians.

Dès la fin du XIXe siècle, son ancêtre Becate Batiste, d'origine africaine, autochtone et française, fonde la tribu « Creole Wild West ».

Son oncle, « Tootie » Montana, le Big Chief de la tribu « Yellow Pocahontas » est célèbre pour avoir défendu la cause des Black Indians; jusqu'à mourir d'une crise cardiaque

en pleine réunion à la mairie de la Nouvelle-Orléans alors qu'il cherchait à en finir avec le harcèlement policier qu'ils subissaient.

David Montana a quitté la tribu « Yellow Pocahontas » pour fonder la sienne, qu'il a appelé la « Washitaw Nation ».

«Je suis fier de qui je suis, du travail que je fais. Ce travail sur les costumes que je fais, assis là, je le fais par passion et cette passion dévorante, je la tiens de mon père qui a aimé ça jusqu'au dernier jour de sa vie.»

BLACK INDIANS

AU CINÉMA LE 31 OCTOBRE 2018

- **Chief David Montana sera exceptionnellement en France du 20 au 31 octobre 2018. Il sera disponible pour entretiens et débats. Profitez-en !**

